

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1908)
Heft: 118

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : la demeure ensorcelée
Autor: Demesse, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257583>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communicationsS'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Ce que sont les Chinois

La très longue durée de la Chine et l'isolement relatif dans lequel elle a pu vivre pendant des milliers d'années, ont eu comme conséquence une remarquable solidité de la race. Grande est la ressemblance entre toutes les physionomies chinoises, et, dans les croisements avec les autres races ou variétés humaines, l'ascendant du type chinois l'emporte presque sans exception et ce type se transmet jusqu'à la cinquième génération. Or la race chinoise a plus d'une qualité : elle est robuste, endurent, résistante aux intempéries et aux climats malsains. En même temps elle est dure et patiente au travail, sobre, très peu adonnée à l'ivrognerie. Sensé et prudent, même dans la débauche, le Chinois sait presque toujours s'arrêter à temps. Il a pour lui un grand défaut : il aime les jeux de hasard, et c'est là la raison de l'esprit d'aventure qu'il apporte dans ses spéculations commerciales. La passion du jeu est si vive en Chine que l'on voit des gens, n'ayant plus rien à risquer, se réunir autour d'une table pour jouer leurs doigts, qu'ils se coupent mutuellement avec le stoïcisme qui les caractérise.

Hors ces cas particuliers, sortes de survivances préhistoriques, le Chinois a de l'ordre, de la conduite ; il est doux dans ses manières, sérieux, complaisant, très pacifique, sans la moindre admiration pour la guerre et la gloire militaire.

Cette médaille a pourtant son revers. Le Chinois pousse aisément la prudence jusqu'à la pusillanimité. Il n'aime pas à se compromettre gratuitement et, dans les difficul-

tés de la vie, il a toujours à la bouche une maxime très peu héroïque : « Rapetisse ton cœur. » Le Chinois n'a pas non plus le cœur tendre ; même il est volontiers égoïste ; car il manque d'impressionnabilité et les souffrances d'autrui le touchent assez peu.

On peut approuver son amour de la paix : la gloire militaire n'est à ses yeux illuminée d'aucun prestige. Mais cela ne suffit pas ; ne pas admirer la guerre et ses abominations, cela est fort louable ; encore ne faut-il pas avoir pour les coups le sentiment d'horreur exagérée qu'éprouvait le Panurge de Rabelais. Dans mainte occasion, affronter le danger est un devoir. On nous affirme que les Chinois ont assez rarement le sentiment de ce devoir ; que même chez eux la lâcheté est une infirmité native ; que non seulement l'opinion publique des Célestes ne blâme pas un soldat qui lâche pied, mais que souvent même elle l'approuve hautement. Au reste, les théoriciens de la guerre en Chine sont d'avis qu'un général doit combattre le moins possible, qu'il doit viser surtout à démoraliser, à effrayer l'ennemi, à le vaincre par la ruse, la corruption, etc.

Une autre imperfection morale est la haute opinion qu'a le Chinois, de la supériorité de son pays et de sa race sur le reste du genre humain. Un Chinois se félicitait de n'être pas né dans les contrées barbares de l'Occident : « Alors », disait-il, j'aurais dû vivre dans une grotte souterraine, manger l'écorce et la racine des arbres, me vêtir de feuilles et d'herbes, être réellement une bête ayant forme humaine.

Néanmoins le patriotisme chinois est médiocre ; ainsi, pendant l'expédition anglo-française sur Pékin, au moment même où

les flottes alliées bombardaient leurs compatriotes, des Chinois s'en allaient d'un navire à l'autre, vendre des fruits aux équipages des étrangers, des « barbares », occupés à dévaster leur patrie. C'est que chez eux le souci de l'intérêt particulier prime beaucoup, à l'ordinaire, celui des intérêts généraux.

Au point de vue moral, le caractère chinois manque d'élan et d'altruisme. L'héroïsme n'est pas son fait, ni les impulsions irréflechies, réflexes ; il n'agit point à l'étourdie et il s'acquitte de tout avec une régularité mécanique.

Dans leurs querelles entre eux, les Chinois ne vont guère au-delà des injures ; ils n'en viennent aux mains qu'après de longues délibérations. Ils commencent par ôter leurs habits et les mettre proprement dans quelque endroit sûr, aimant beaucoup mieux qu'on leur déchire la peau du corps, qu'une coûte rien, que les vêtements qui coûtent de l'argent. » Quand celle-là est écorchée, disent-ils, on en est quitte pour attendre patiemment la guérison ; mais quand ceux-ci sont déchirés, il faut en acheter de nouveaux. » Les vêtements mis en sûreté, on en revient aux gros mots, jusqu'à ce qu'un spectateur, ennuyé d'attendre, s'interpose et sépare les deux champions, qui se laissent faire avec docilité.

Pour décider un Chinois à quoi que ce soit, en dehors des ordres venus des autorités, il faut lui donner des raisons, et les lui donner d'un ton doux, sans élever la voix, en économisant les gestes. Entre eux, les Chinois sont toujours pleins d'égards, d'urbanité. Ils ont le goût, l'instinct acquis des convenances, l'habitude invétérée de la politesse. Les foules sont silencieuses ; mé-

Feuilleton du Pays du dimanche 5

LA DEMEURE ENSORCELÉE

CONTE

par Henri Demesse

Il poussait des cris déchirants. L'écho seul répondait à sa voix... Bientôt il tomba et sa tête vint heurter une petite table qu'il n'avait point aperçue tout d'abord...

Aussitôt il se sentit dégagé !

Il se releva. Il était sain et sauf ! Il n'y avait plus de serpents dans la salle !

Van Felst se pinça pour s'assurer qu'il ne rêvait pas.

Tout à coup, il eut comme un éblouissement :

Là, devant lui, une portière venait de se

soulever, et il aperçut, derrière un nègre gigantesque, qui s'effaça pour le laisser passer dans une grande salle magnifiquement illuminée.

Le nègre regardait le Hollandais avec deux grands yeux dont la sclérotique brillait au milieu de son visage d'un noir d'ébène, poli, luisant comme la lame d'une épée.

Magnifiquement costumé à l'orientale, ses bras et ses jambes étaient ornés de bijoux en or massif, et la boucle de sa ceinture faite d'un diamant gros comme un œuf de pigeon.

Van Felst tremblait de tous ses membres. Pourtant, il s'avança poussé par la curiosité qui pour l'instant triomphait de sa frayeur.

Le nègre, d'ailleurs, soulevait la portière pour lui livrer passage.

Quand le bonhomme eut franchi le seuil de la porte, le nègre, lentement, toujours du même pas régulier, regagna le divan

turc sur lequel il était assis lorsque Van Felst l'avait touché de la main.

La salle où notre homme pénétra était immense et remplie d'étranges bibelots.

On y voyait des bahuts énormes à colonnades torsées, merveilleusement découpés, vrais joyaux dont les ventres rebondis s'appuyaient lourdement sur des cariatides faites d'animaux fantastiques et monstrueux.

Les murs disparaissaient sous des tentures d'or et de soie alourdies de féeriques broderies d'or.

Au fond, une grande tapisserie de haute lisse, dessinait vaguement et d'une façon effrayante des scènes bizarres dont les personnages, plus grands que nature, se portaient gaillardement des coups d'estoc formidables, dans une forêt aux arbres gigantesques et aux troncs dépouillés.

Cà et là se trouvaient dans la salle, des

me les paysans chinois ont les uns pour les autres des prévenances inconnues aux prolétaires d'Europe. C'est que, dès l'enfance, les Chinois sont dressés à l'observation des rites, qui règlent et réglementent toutes les relations sociales. Au dire de Confucius, « les cérémonies sont le type des vertus, qu'elles ont pour objet de conserver, de rappeler et, au besoin, de suppléer ». Ajoutons que les Chinois n'ont pas la moindre idée du duel ; la crainte de passer pour grossier et à ce titre d'encourir le mépris général, suffit à les contenir.

Ce sont là des qualités, sans doute, mais des qualités acquises et toutes de surface. Ces gens si polis ne s'émeuvent guère du malheur d'autrui ; c'est avec une parfaite insouciance qu'ils le contemplent, et, avant de tendre une main secourable à un homme qui se noie ils sont très capables de fixer d'abord le prix du service à rendre.

CARAMBA

Ce fut dans les conditions les plus pitoyables que Caramba fit son entrée chez nous.

Il arriva par une tempête aussi noire que son plumage, une ne ces tempêtes effroyables, mélange de pluie, de grêle, d'éclairs et de coups de tonnerre, qui exaspèrent ou frappent de stupeur la plupart des animaux.

Parmi les bêtes sauvages enfermées dans le jardin zoologique dont j'avais la garde, une panthère noire, qui avait une peur horrible du tonnerre, était particulièrement affolée. Pendant que nous étions, un de mes employés et moi, occupés à la calmer pour l'empêcher de s'abîmer les dents contre les barreaux de sa cage, nous entendîmes le bruit d'un choc contre la vitre.

Je courus à la fenêtre et j'aperçus, gisant sur le gravier du jardin, un petit paquet noir qui remuait faiblement. J'ouvris la porte, je le tirai à l'intérieur de la pièce, et de cette loge informe, surgirent aussitôt un bec et des ongles.

— C'est un jeune corbeau, fit Gauthier, mon employé ; mais il est malade, il a l'aile cassée.

— Il faut le soigner.

chaises en cuir de Cordoue semées de dessins fabuleux en or bruni et brodées de clous dorés et taillées à facettes ; des fauteuils au siège formant coffre, au dossier élevé et sculpté comme une riche dentelle ; des divans moelleux, en étoffe persane, admirablement tissée de soie aux éclatantes couleurs ; des chaises chinoises aux barreaux d'ivoire fouillés patiemment par un habile artiste ; des miroirs venus de Venise et des cassolettes où brûlaient des parfums que l'Arabie réserve pour le paradis de Mahomet ; des jardinières en cuivre, ornées de cisures à jour, représentant des monstres imaginaires et des oiseaux surnaturels voltigeant à travers des feuillages chimériques.

Et puis encore des armes exquises : des épées à poignées finement ciselées par l'Espagnol Gil ou par Benvenuto, des piques au long manche incrusté, des poignards à lames richement damasquinées, des armures géantes...

Et partout des sculptures idéales et des toiles magnifiques, chefs d'œuvre de l'art flamand et espagnol.

Les fenêtres étaient détendues par de

Pendant que la panthère continuait à crier comme une folle, nous nous mîmes à panser le pauvre oiseau, mais, quand son aile cassée eut été lavée et bandée, l'animal, furieux de se voir ainsi accouré, resta sur le dos, les pattes en l'air et le bec tendu, prêt à mordre. Cependant, au bout d'un instant, il se décida à marcher, fit quelques pas, tomba, recommença et parut enfin prendre son parti de la situation.

Un mois après, le corbeau était à peu près guéri, mais volait très difficilement, ce qui nous permit de le laisser en liberté dans le jardin. Nous l'avions appelé Caramba, nom qui évoquait vaguement celui de quelque roi nègre, et lui convenait, par conséquent, à merveille.

Caramba devint bientôt l'ami de tous les animaux. Les ours partageaient leurs carottes avec lui, lorsqu'il lui prenait fantaisie de descendre dans leur fosse, et les phoques lui faisaient fête, s'il venait se poser sur leur rocher.

Seule, la panthère noire ne pouvait pas le souffrir. Cette antipathie était, d'ailleurs, tout à fait réciproque, et il n'y avait pas de niche que Caramba n'imaginât pour vexer et exaspérer son ennemie.

Il venait se piquer devant sa cage et, pendant des heures lui criait aux oreilles : « Coua ! coua ! coua ! », ou bien il se perchait sur les barreaux du haut de la cage et lui lançait des ordures.

La panthère entraînait alors dans des colères épouvantables qui nous faisaient craindre de la voir devenir enragée. Nous nous décidâmes, donc, à enfermer Caramba avec les oiseaux, mais aussitôt qu'il y fut, ce mauvais caractère chercha querelle au héron qui lui administra une magistrale volée.

Il fallut le tirer de là et le remettre en liberté.

Heureusement pour notre tranquillité, Caramba s'avisait alors de se créer une occupation qui, ne lui laissant pas une minute de répit, l'obligeait à abandonner ses taquineries.

Il se constitua, de sa propre autorité, gardien des pelouses gazonnées.

Dès qu'un pauvre bébé, échappant à la surveillance de sa bonne, posait le pied sur le terrain défendu, le corbeau se précipitait sur lui, le bec en bataille, les plumes hérissées, en poussant des cris aigus. Et

merveilleux vitraux, créés par la renaissance. Douze lustres allumés répandaient dans cette salle des clartés éblouissantes, tout en laissant certains coins dans l'ombre la plus mystérieuse.

Dans l'atmosphère enfin, les parfums qui brûlaient jetaient leur odeur subtile et envivante, complétant par l'odorat le ravissement que emplissait l'âme du visiteur.

Sur ce fouillis précieux, composé de tout ce que la fantaisie d'un artiste peut réunir de plus bizarre et de plus capricieux, en cherchant longtemps et patiemment à travers l'œuvre lente de tous les âges et de tous les pays, la lumière faisait resplendir superbement les cuivres polis et les miroirs brillants, accrochant des rayons blanchâtres sur les armes des panoplies, faisait jaillir mille étincelles éblouissantes des ors et des vitraux. C'était un scintillement féérique, un feu d'artifice miraculeux où tout s'harmonisait, se mariait, s'enchevêtrait avec une originalité, un inattendu, un goût qui charmait, tout en stupéfiant.

Van Felst muet, regarda tous ces chefs-d'œuvre.

(A suivre.)

alors, dame ! gare aux mollets qui se trouvaient sur son chemin.

Un jour, cependant — c'était par une chaude après-midi de juillet, — une fillette, de quatre ans, rose et potelée, ose s'aventurer sur le domaine réservé.

Aussitôt, Caramba accourt en criant comme un forcené : « Coua ! coua ! coua ! coua ! ». Mais, au lieu de s'enfuir, bébé regarde, étonné, et éclate de rire.

Le corbeau se rapproche et se dresse indigné. Mais la fillette l'interpelle doucement :

— Viens, Jacquot, viens, mon ami ! Oh ! le pauvre petit qui ne peut pas voler. Tu as donc mal à l'aile ?

Caramba s'arrête, surpris, hésitant, puis fait le tour de l'enfant ; mais celle-ci, sentant instinctivement ses mollets en danger, s'assoit tranquillement sur ses talons.

Cette fois, l'oiseau est confondu. Il est clair qu'il n'a pas prévu ce cas-là, le cas d'un enfant foulant son gazon et n'ayant pas de jambes à piquer. Une pareille anomalie lui paraît invraisemblable.

Pendant qu'il tourne autour de ce phénomène en poussant des cris qui révèlent autant d'ahurissement que d'hostilité, la fillette continue :

— Voyons, Jacquot, tu ne vas pas me mordre ? mais non, n'est-ce pas ? tu es trop gentil ! Bon petit Jacquot... Tiens, pour te récompenser, voilà du biscuit !

Après une minute de perplexité, Caramba s'approche, avale le morceau et ouvre le bec pour en avoir d'autres.

— Oh ! le gourmand ! Enfin, tu es si mignon. Je n'ai rien à te refuser.

Et l'enfant sort de sa poche le reste de son gâteau qu'elle partage avec l'oiseau.

D'une fenêtre de la maison, Gauthier et moi, nous avions suivi toute cette scène, et nous étions stupéfaits de voir notre grincheux Caramba se montrer si aimable, si familier.

Au bout d'un instant, le corbeau et la fillette furent séparés par la surveillante de M^{lle} Mimi, qui intimait à celle-ci l'ordre de revenir auprès d'elle.

Cependant, l'idylle ébauchée se poursuivait les jours suivants.

Chaque après-midi, Caramba et M^{lle} Mimi se retrouvait sur la pelouse et, après avoir joué comme deux enfants, grignotaient en commun quelques biscuits.

Un jour que la pluie avait retardé l'arrivée de Mimi, Caramba, qui s'était réfugié dans la maison des fauves, s'amusa, en attendant la fin de l'ondée, à taquiner la panthère. Pour être plus près d'elle et mieux l'étonner de ses « coua ! coua ! » incessants, il avait eu l'idée baroque de se percher sur la targe qui fermait la porte de la cage.

Croyant pouvoir le saisir, la panthère fit tout à coup un bond prodigieux et heurta si violemment la grille que le pauvre corbeau bousculé par le contre-coup, roula à terre.

Quand il fut revenu de son effarement, il s'empessa de s'éloigner sans demander son reste et sans s'apercevoir, d'ailleurs, qu'en tombant, il avait accroché avec sa patte la chaînette retenant la barette d'arrêt et que, cette barette enlevée, la moindre secousse pouvait faire glisser la targe.

..... La pluie avait cessé. Caramba regagna sa pelouse, où il eut bientôt le plaisir de voir arriver son amie M^{lle} Mimi ; mais celle-ci, pour ne pas se mouiller les pieds, resta, sur l'ordre de sa gouvernante, dans l'allée sablée qui longeait les gazons, du côté opposé aux bâtiments des fauves.

Les deux amis, après avoir échangé un bonjour cordial, commençaient une partie